



Une sacrée farce

— Attention, il a l'air dangereux ! Faudrait pas l'exciter ou l'affoler.

Jean, le plus gros des deux policiers appelés à la rescousse, ne savait pas comment maîtriser le dingue qui s'en prenait aux rayons de l'épicerie. Il était entré sans crier gare, circulait entre les étagères, avait renversé des conserves de légumes et mis la pagaille, entre autres, dans les boîtes de céréales. Et, le pire, il gueulait, mais il gueulait ! À tel point qu'on avait du mal à s'entendre.

Personne ne l'avait jamais vu jusqu'à ce moment.

— Pas un client habituel ! avait dit Charlotte, entre deux moments de panique. Inquiète de la violence de l'agression contre ses marchandises, la gérante mesurait le nettoyage indispensable et le rangement qui l'attendaient.

— Pas de chance, il n'y avait plus de clients. Sinon, il serait peut-être pas rentré. C'est l'heure creuse dans la matinée. Il s'est pointé pendant que j'encaissais monsieur Antoine, qui est là-bas. C'est lui le premier qui a remarqué son drôle de manège.

Marc, l'autre policier municipal, était une vieille connaissance de la gérante ; il papotait autant qu'il ne posait ses questions. Il se doutait par expérience qu'un rapport aussi bref que complet lui serait réclamé. Alors il discutait plutôt qu'interroger, comme une conversation ordinaire entre commères du quartier.

— Vous avez vu d'où il venait ?

Par contre, Marc ne se doutait pas où il mettait les pieds. Il avait commis le truc à ne pas faire : adresser la parole au père Antoine, trop content de trouver une oreille à ses verbiages sans fin.

— Je parlais avec Charlotte, alors je faisais pas attention. Parce que, voyez-vous, j'avais fini mes courses et j'étais occupé à déballer mes affaires sur le tapis. En plus, j'ai des yeux devant la tête, mais pas dans le dos, et comme je parlais avec Charlotte, je regardais plutôt devant moi...

— Donc vous n'avez rien vu ?

Même en lui coupant la chique, personne n'arrivait à faire taire le père Antoine, qui repartait d'où il en était :

— Non, puisque Charlotte était à sa caisse et moi je vidais mon panier...

Les trois minutes suivantes furent un calvaire pour Marc, entre le bruit assourdissant qui envahissait la boutique et le client qui radotait à loisir.

— Vous savez pas non plus où il crèche d’habitude ?

La logorrhée du père Antoine n’apprit rien au policier. Il racontait des points inintéressants et inutiles, qu’il avait entendus, mais qu’il prenait pour des certitudes ; il livrait des hypothèses aussi farfelues l’une que l’autre ; il fatiguait avec sa voix nasillarde alors que le ramdam retentissait de plus en plus fort.

De son côté, Jean tentait d’imaginer comment s’y prendre pour saisir celui qui continuait à gueuler à tue-tête dans le magasin et à ficher par terre ce qui passait à sa portée.

— Marc, viens me filer un coup de main, hurla-t-il quand il crut avoir trouvé la parade.

Le gros policier montra de la main où son collègue devait se positionner. Au bout du rayon des bonbons et des petits-déjeuners, juste à côté des fruits et légumes, le coupable était dans un angle sans échappatoire directe. Ainsi, il tournait le dos à ses assaillants. Jean s’approchait à pas feutrés. Il veillait à n’avoir aucun mouvement brusque, à n’émettre aucun bruit susceptible de le dénoncer. Encore un petit mètre à parcourir et il allait devenir maître de la situation.

D’un geste leste, il attrapa le dindon sauvage, l’agrippa par les pattes et le renversa la tête vers le sol. L’animal battait des ailes avec frénésie, mais ne parvenait plus à s’envoler ni à bousculer quoi que ce soit.

Une fois sur le parking de la supérette, les policiers s’approchèrent du parc voisin avec la ferme intention de libérer le volatile hirsute, qui pesait sa dizaine de kilos et continuait à fouetter les airs.

— Merci les gars, dit Charlotte, qui avait déjà sorti la serpillière. Je me souviendrai longtemps du dindon et de sa farce dans mon magasin.

© Jean-Patrick Beaufreton – 2025

Note de l’auteur

L’incident est réel, il s’est produit aux États-Unis. La vidéo-surveillance du magasin montre l’animal affolé et les policiers l’encercler avant de l’emporter manu-militari et de le relâcher dans la nature.